

85 Essen. 26 de 7br. de 1890



Mes querido João Alfredo

Não tenho mais notícias suas e desde muito tempo. Não sabe como apparei suas lettras. Só pelo Anigo Commum elle hade se queirer e por certo, mas agora estar em Paris, e em poucos dias, e então communicar com elle a seu respeito.

Bem que me o agradecer de vir de parte a parte e a minha Prima, que Archidia es: ta contractada para casar com o Barão de Ende (irmão de Madame Krupp), Capitão de Infantaria da Marinha Allema.

He um casamento de inclinação e sendo elle muito considerado pelo sua distincta familia e pelos seus collegos, devida a sua exemplar conducta não heita consentir e por isso para que elle faça feliz a minha querida filha. O Imperador que aqui esteve alguns dias e que partiu a 23 p. Baden. ficou muito satisfeito, assim como toda familia

ARQUIVO H  
DO  
TAMAR

Krugge e mais parentes.

Preço de commissão esta união, a todos  
os Pais e Pais e Amigos. Logo  
igualmente se o fazer a Banner de sua  
mãe.

Pouco mais de 7-8<sup>o</sup> de seu lugar a 4  
de 8<sup>o</sup>. - Paris e sua residência no B. d. M. de  
M. de 88 por duas ou três semanas.

Tha uma consolidação para ambos Amigos.

O Alberto ainda continue de  
esta em Davos (Suíça) - talvez ali possa  
encontrar, ni a guerra, althaus de 1.600 metros!

A febre diminuiu e o appetite de novo  
também em montes, desade seu com-  
paigne d'elle.

Vijs e futuro de Brasil em su-  
perigo e a Banca - nota batida a porta,  
agora de toda facilidade. em fabricar  
mundo fiduciaria!

HISTORICAL SOCIETY

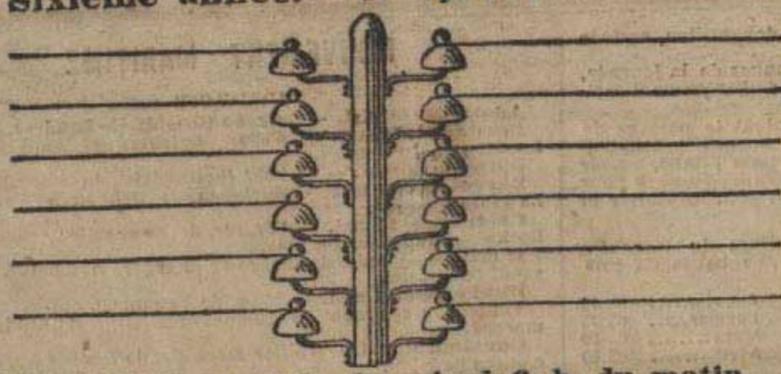
Adieu, mes amis affectueux, saluez-moi et passez  
à leur Princesse, mes personnes de famille.

Un adieu à part de moi

Princesse - Amis Vendeurs.

Vivez.

Nous ne se recube 11 jours de Paris, le  
Temps pour la remettre continuer:



# La

## DERNIERS

RÉDACTION : De 5 h. du soir à 6 h. du matin.  
25, RUE D'ARGENTEUIL

SEUL JOURNAL FRANÇAIS RECEVANT PAR FILS

### CHOSSES DU DEHORS

Le Centenaire nous a, depuis quelques semaines, détourné de l'examen des affaires extérieures que nous avons l'habitude de faire ici. Aucun événement considérable ne s'est passé au dehors, et il y a une sorte d'accalmie internationale en Europe. La France a son Exposition; elle approche de ses élections. C'est assez pour occuper toute son activité, et pour tenir dans l'expectative le reste du monde. Paris est déjà et va devenir de plus en plus le lieu de pèlerinage des nations, et les étrangers y affluent sans s'être fait couvrir par des assurances. Le premier ministre de Hongrie peut y venir; il y sera plus en sûreté que chez lui. M. Crispi peut y venir également; il y sera plus tranquille qu'il ne le serait à Milan. Le président de notre République peut parcourir paisiblement toute la France, et n'a pas besoin de prendre des chemins de traverse ou de faire le grand tour, comme le roi d'Italie pour aller à Berlin. L'Italie s'appauvrit et se ruine, mais il faut bien qu'elle paie l'honneur de rentrer dans la triple alliance. Comme disait M. Crispi: « Nous sommes des alliés pour exécuter la volonté des autres, et non pas comme d'égaux à égaux. Nous sacrifions les principes de notre révolution en abandonnant l'amitié des peuples, et au lieu d'être les défenseurs des nationalités, nous nous faisons les gendarmes d'une nouvelle Sainte-Alliance. » Mais c'était le Crispi de 1886 qui parlait ainsi; il y en a un autre maintenant. *Ecce iterum Crispi*; il y en a un qui fait aujourd'hui son entrée dans Berlin avec le prince de Bismarck. Chacun à son tour fait son petit pèlerinage à Canossa.

C'est pourtant assez désagréable pour le roi d'Italie d'être obligé de faire le grand tour pour ne pas passer par l'Autriche. Il est cependant aussi l'allié de l'empire autrichien. Oui, mais l'empereur d'Autriche ne lui a pas encore rendu sa visite, et il ne veut pas la lui rendre à Rome, parce que ce serait la reconnaissance de l'occupation romaine, et parce qu'allant à la résidence royale, au Quirinal, il trouverait porte close à la résidence papale, au Vatican. Ce que le pape peut admettre d'un souverain protestant, il ne l'admet pas d'un souverain catholique.

On avait cru, il y a quelques années, au moment de l'avènement de Léon XIII, que la politique pontificale pourrait subir quelques changements. C'est tout le contraire. Le diplomate Léon XIII est tout aussi intraitable que l'état l'exalté Pie IX, peut-être plus. Le vieux Pie IX était foncièrement Italien; il aimait, personnellement, le roi Victor-Emmanuel, qui pourtant l'avait dépouillé. Il l'appelait sa brebis, tandis que l'autre c'était le serpent. L'autre, c'était l'empereur, le nôtre. Léon XIII est de nature plus cosmopolite; il regarde encore plus au dehors qu'au dedans. Les Italiens sont inquiets des nombreuses nominations qu'il fait de cardinaux étrangers, dont le chiffre commence à balancer celui des cardinaux indigènes. C'est sur cette force du dehors que s'appuie le pape pour soutenir le *non possumus*. Les idées de transaction, d'accommodement entre la papauté et le royaume d'Italie s'affaiblissent de plus en plus. Nous l'avons fait remarquer plusieurs fois: ce n'est pas dans la curie romaine que l'on rencontrerait une opposition insurmontable. C'est dans l'Europe religieuse, c'est dans le monde catholique. C'est pourquoi les Italiens se montrent si irrités des congrès qui viennent de se tenir en Autriche, en Belgique, en Espagne, en Portugal, pour réclamer la restauration du pouvoir temporel du pape; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils s'en prennent surtout à la France, et restent persuadés que nous conspirons dans l'église du Sacré-Cœur pour la restitution des biens de saint Pierre. La République n'a pourtant pas envie de refaire l'expédition de Rome, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, et la monarchie ne la ferait pas davantage. Il est probable que le pape, qui connaît bien la portée de ces congrès; mais il les encourage parce qu'il veut empêcher la prescription. C'est une protestation comme celle que fit la reine d'Espagne quand Garibaldi annexa le royaume de Naples, ou comme la réserve que fait don Carlos pour ses prétentions à la couronne de France. Qu'est-ce que tous ces papiers jaunis? Autant en emporte le vent!

Le roi d'Italie fait une entrée brillante dans la capitale de l'empire allemand, et on n'a le droit ni de s'en étonner ni de s'en offusquer. Le nouvel empire et le nouveau royaume se sont formés ensemble, ils se sont prêté aide et assistance en 1866, avec tous les encouragements et l'assentiment du gouvernement français d'alors. Laissons donc les deux souverains festoyer tranquillement.

Des événements plus intéressants viennent de se passer en Allemagne; nous voulons parler de la grève des mineurs. Elle vient de se terminer aujourd'hui même par une transaction et la reprise du travail, mais elle a été une des plus graves qu'on ait jamais vues. Henri Heine disait, il y a cinquante ans déjà, que quand les Allemands, quand les lourds buveurs de bière se mettraient en mouvement, la révolution française ne serait qu'une bucolique auprès de la leur. Le mouvement s'est arrêté pour le moment, mais il a été sérieux et il menaçait de se généraliser. Le jeune empereur l'a lui-même reconnu en disant aux délégués: « Je savais, et nous étions prévenus qu'une grève générale était en préparation. Celle de Westphalie est partie prématurément ».

Il y a, en effet, un travail sourd, permanent, continu du socialisme ouvrier beaucoup plus fort en Allemagne qu'en aucun autre pays d'Europe. Tant que le vieux Guillaume vivait, on respectait son majestueux repos. Toute révolte contre lui aurait provoqué une contre-révolution du sentiment national. Mais le travail d'organisation n'en continuait pas moins, et aujourd'hui on en voit et on en verra encore les effets.

Ce qui a été particulièrement frappant dans la crise qui vient de finir, c'est l'attitude prise par le jeune empereur. Le gouvernement allemand applique la phrase de Lamartine: « Je conspire comme le paratonnerre contre la foudre ». Une loi d'assurance contre la vieillesse et la maladie des ouvriers, et il a dit, en parlant des grévistes: « Nous pouvons être obligés de les fusiller par masses, mais auparavant il faut mettre notre conscience en repos en passant cette loi de secours. Il faut la voter tout de suite, car l'année prochaine nous aurons peut-être bien d'autres choses à faire ».

C'est une prédiction qui n'engage à rien, et nous pouvons tous en dire autant. La chance

lier a dit des choses plus originales dans le cours de ses digressions. Il a bien voulu nous faire ce compliment que les Français étaient bien plus gouvernables que les Teutons, et que les petits rentiers français supportaient tout avec patience. « J'ai assez observé, a-t-il dit, les conditions sociales de la France pour me convaincre que l'attachement des Français au gouvernement existant provient de ce que la plupart des Français sont porteurs de rente, jusqu'aux portiers. Ceux-là se disent que si l'Etat est bouleversé, ils perdent leur rente, et ne l'ont-elle que de 40 francs par an, c'est une perte qu'ils ne peuvent supporter. Ils portent donc intérêt à la stabilité de l'Etat. Si nous créons en Allemagne une classe de 700,000 porteurs de rente qui aient tout à perdre et rien à gagner à un changement dans l'Etat, nous aurons fait une œuvre extrêmement utile. »

Le jeune empereur est également imbu des idées de socialisme d'Etat. Il l'a bien montré dans la récente crise. Comme il ne peut s'empêcher de mettre dans tout du militarisme, il a, devant les délégués des grévistes, mis la main sur son épée en disant: « Souvenez-vous que je suis très fort. » Mais, en réalité, il y a en lui du genre Napoléon III. Sa tendance manifeste, dans les audiences qu'il a données et les allocutions qu'il a tenues aux maîtres et aux ouvriers a été en faveur des grévistes. Les patrons l'ont compris, et au fond c'est eux qui ont fait les concessions. Cette affaire a été suivie par l'empereur personnellement avec une attention qui en prouve la gravité.

En somme, en regardant autour de nous, nous n'avons pas à nous plaindre. Il nous reste à justifier les éloges de M. de Bismarck, et à nous montrer gouvernables.

JOHN LEMOINNE.

LE MATIN